

## Danemark

---

Volume 9, Number 4 (52), July–August 1967

Jeune poésie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29610ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Collectif Liberté

**ISSN**

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

(1967). Danemark. *Liberté*, 9(4), 39–60.

# *danemark*

## *quelques mots sur la poésie danoise*

Il y a dix ans, il eût encore été facile d'établir un panorama de la poésie danoise, selon les tendances et les regroupements. Une nouvelle génération, dont Jorgen Sonne (né en 1925), Klaus Rifbjerg (né en 1931), Jorgen Gustava Brandt (né en 1929), Benny Andersen (né en 1929), Robert Corydon (né en 1924), Ivan Malinovski (né en 1926), accompagnés par quelques poètes plus anciens comme Orla Bundgaard Povlsen (né en 1918) a surgi ou s'est affirmée de façon décisive, représentant une espèce de «révolution moderniste», en opposition contre leurs prédécesseurs. Ces poètes, et les jeunes qui sont venus ensuite, tels Per Hojholt (né en 1928), Jess Ornsbo (né en 1932), Knud Holst né en 1936), Poul Borum (né en 1934), Inger Christensen née en 1935), Henrik Nordbrandt (né en 1945), et d'autres, ont aujourd'hui des positions établies, et tandis que leurs oeuvres diffèrent de celles des prédécesseurs, elles diffèrent aussi, et beaucoup, entre elles.

En grandes lignes, on peut parler d'une ouverture plus large, dans la poésie des dernières années, d'un intérêt accru pour le quotidien, pour les objets communs ou de caractère technique, d'une ouverture, aussi, vers d'autres formes d'expression telles que le cinéma (ce qui se remarque, par exemple, chez Rifbjerg qui est, d'ailleurs, à part poète, romancier, critique et auteur de théâtre, également auteur de cinéma), diverses formes théâtrales, etc. Mais l'un des traits caractéristiques de la poésie actuelle danoise est bien sa variété: des poèmes complexes, très intenses d'un Jorgen Sonne aux monologues de Benny Andersen, des accumulations psycho-somatiques d'un Ornsbo, des fantômes qui hantent ses appartements petits-bourgeois et ses quartiers populeux, aux poèmes-noix d'un Hojholt, un des expérimentateurs les plus conscients et les plus avancés de la poésie danoise de ces années-ci, des impressions visuelles fines et précises de Corydon au parlando attentif de Jorgen Gustava Brandt et à l'expression pure et simple de Poul Borum.

Pour décrire, avec plus de précision, la poésie actuelle danoise, il n'est donc pas suffisant de détacher quelques tendances ou quelques écoles. L'on pourrait presque dire, au contraire, qu'à part la génération plus récente, influencée en grande partie par le pop-art ou, dans quelques cas, pratiquants de poésie concrète, la poésie danoise de ces années-ci est une poésie sans écoles. Pour la connaître, il faut connaître la gamme d'oeuvres qui la constitue.

Mais, comme elle n'est pas écrite dans une des grandes langues du monde, sa diffusion est limitée, ou en tous cas l'a été jusqu'à présent, au pays d'origine ou, du moins, aux seuls pays scandinaves. Du point de vue international, cette présentation de poèmes est donc une tentative modeste de rompre le silence.

UFFE HARDER

### PIN AUX CIGALES

*Fraîcheur délicieuse de la profonde salle de pierre !  
Ferme moelle du pain; et vin, fer des sources —*

*Et voilà encore l'incendie du jour . . .*

*la peau vibre;  
la chaleur la heurte de sa massue, le sang  
fermente et chante dans un crâne :  
les cigales chantent, chantent dans le pin noir.*

*Noire contre le soleil, qui les pousse à chanter,  
s'en dresse la tête en un éclat de vie,  
tourmentant l'air aux transparences d'acides :  
oiseaux chauffés à blanc dans un arbre d'enfer.*

*Des flammes s'élançant de ce creuset éclaté  
de vagues empoisonnées dans un tournoiement de lumière —  
pépète de soleil qui vibre éclaboussante d'étincelles  
et brise son noyau noir en éclatements sonores :*

*Horlogerie insoutenable, axe du monde  
brutalement dévié au giron du nadir,  
dans un accouplement aux hurlements s'épuisant —  
    quel fer griffu  
lacère les cadavres brisés ?  
Quel cœur commande à ces grondements fébriles ?*

*Meule d'ombre qui fait un désert du champ qu'il écrase,  
des murs blancs de son antiquité, aligne les épaves,  
géants étendus voués au dessèchement, à la poussière, au feu.*

*Là s'appuie ton oreille à la bouche du pouvoir,  
ton cerveau ouvert au chant de son zénith —*

*avant que la marée du soir te recouvre de silence.*

JORGEN SONNE

Traduit par Jeanne Niels Tybjerg

## CATALOGUE

*Entrée privée. Combattantes.\* Entrée romaine. Combattantes privées, finalement. Salades romaines, soldats privés et sandales privées. Salade, finalement. Et entrée privée. Combattantes romaines, bassins romains. Combattant — ha ! Excellent. Salades romaines, excellent. Roumaines. Et rhodésiennes ! RUSSES ! Peut-être même des entrées rhodésiennes, c'est fantastique. Mais à tout prix bassins privés, avec combattants. Combattants et soldats romains. Et les sandales privées des combattants, n'oublions pas ça. Rhodésiens privés et contrées rhodésiennes, le tout cependant avec modération. Contrées russes, avec combattantes rhodésiennes. Et romaines ! Sandales ! Soldats ! Entrée ! Salade romaine ! Finalement — un vrai mets de seigneurs.*

IVAN MALINOVSKI

Traduit par Uffe Harder

## ASCHENBRENNER

*La surface de l'eau, la croûte de la terre, la peau : membranes contre la mort. Le miroir — quel mystère !*

*Une danse sur des poids spécifiques variants, l'une des substances dévore ce que l'autre vomirait aussitôt, soggetto per una commedia ...*

\*) : Il s'agit de l'oiseau (*Philomachus pugnax*). N.d.T.

*A travers la membrane foetale de la matrice au capitalisme, à travers la membrane du sommeil à un autre rêve, de rien à rien.*

**IVAN MALINOVSKI**  
Traduit par Uffe Harder

**BELLEVUE**  
(SEPTEMBRE)

Sable  
fil de fer  
une rangée de cabines  
avec des lettres –  
trous dans la terre  
vent sur le sable  
vagues  
obscurité qui augmente  
petits bassins avec des fontaines  
pour en boire

pas de circulation sur les rues  
la voiture seule au terrain de parking  
obscurité qui augmente  
sable  
froid  
feuilles sur les arbres  
à l'entrée de ma trentième année  
ici sur le sable  
dans l'obscurité qui augmente  
et le vent  
les questions acquièrent  
une ressemblance gênante  
à des réponses.

**UFFE HARDER**  
Traduit par Uffe Harder

**MOUVEMENTS**

*Pour un tableau de Richard Mortensen*

D'abord c'est debout  
et puis ça chavire  
le ciel se fait rouge

*plus vite  
plus vite  
dans l'espace  
espace bleu  
espace vert  
qui chavire  
l'ombre se précipite  
par dessous*

*le dialogue continue  
en silence  
fendant l'air  
comme des ondes*

*le surmenage de tout  
la limite de l'insoutenable  
la roue  
se remet en marche  
la course continue  
en planement  
rapace  
humoristique  
éperdu*

*quelque chose de cliquetant aussi  
et quelque chose comme des notes blanches  
de violon  
hurlant  
hurlant  
à l'infini  
le voyage ne s'interrompt pas*

*formes de requin  
formes de poisson  
formes d'oiseau  
pointues  
acérées  
la rage  
quelque part dans l'espace  
tant de rencontres  
ce changement continu de positions  
en haut en bas au-dessus au-dessous  
à travers  
à travers le tout*

encore une fois  
 sur le sable  
 sous le ciel  
 sur l'eau  
 hors du temps des paroles  
 innommable

la violence  
 prise au piège du mouvement  
 la colère prise au piège du mouvement  
 la force prise au piège d'un changement infatigable  
 la soif prise au piège du mouvement  
 le désir pris au piège du mouvement  
 sans repos  
 l'espace  
 se fait rouge  
 se fait vert  
 se fait bleu  
 se fait quelque chose d'autre  
 reste le même

Mais on peut aller au fond  
 de ces moments  
 horizontalement  
 et les fixer  
 immobiles  
 sur la membrane de l'oeil  
                   et sur celle du ciel  
 des secondes  
 restent là  
 immobiles  
 calme impossible  
 à la limite du son  
  
 un peu plus vite !

**UFFE HARDER**

Ecrit en français  
 revu par Monique Christiansen

#### **FACTEURS**

Des visages avancent vers toi comme sur de petits wagons  
 les facteurs ont tendance à se mélanger :  
 le pied entre par la porte avant la voix !  
 ou la voix avant le pied

*l'impression d'une personne avant la personne  
ou la personne seule sans l'impression  
La personne avant la compréhension de la personne  
ou la compréhension de la personne avant la personne en question  
ou une toute autre.*

**UFFE HARDER**  
Traduit par l'auteur

**FUSEES**

*Pointes de lances  
tableaux de bord pointes de lances  
angles aigus lames cigares  
incandescence gigantesque  
menace comme d'un revolver  
courant électrique cigares aiguisés comme des lances  
cigares brillants de haine  
crayons pénétrant traversant  
pal pointant de ce nuage de fumée  
de cette gigantesque lueur  
pointe de lance meurtrièrément seule  
phallos téléguidé  
destination : la lave  
destination : les cendres  
cargaison : bourdonnement silencieux monotone  
fils électriques tic-tac d'horloge  
enveloppe écorce cécité  
rugissement inaudible  
et ligotée par des courroies  
la mort hygiénique  
des tonnes de moustiques morts  
plaques de cendre nocive  
un fleuve qui s'évapore dans le grésillement  
de la puissance chauffée à blanc la plus désespérée  
de l'impuissance*

*plus tard : lueurs*

*plus tard : cendres gaz et nuages*

*plus tard : effritement décomposition et silence*

*distance fourmis mourant de faim éternité*

**UFFE HARDER**  
Traduit par Monique Christiansen  
et Uffe Harder

**IL Y A DES MOMENTS**

*Il y a des moments  
 où les cris le clapotement des canots des autobus  
 le dé clic des distributeurs automatiques  
 l'in vraisemblable hideur des maisons  
 une face d'assassin et une nuque rasée de près  
 des moments où des brutes blondes aux yeux  
 pleins de fer tordu aux poings  
 lourdement chargés d'anéantissement  
 des moments pleins de vapeur de charbon  
 où une salle de bar se transforme  
 en bombe à retardement  
 des moments comme des entassements d'intestins  
 habités par les mites et les blattes  
 il y a des moments dont on ne peut se défaire  
 des moments qui dévorent et les jours et les nuits  
 et dont les parois noires et couvertes de suie  
 ne peuvent être bisées par aucun mot.*

**UFFE HARDER**

*Traduit par Monique Christiansen  
 et Uffe Harder*

**SANS EXPRESSION**

*Nuit au-dessus des toits  
 dix cheminées de forme et de format différents  
 cercueils magasin de confection  
 fenêtres à croisillons écaillés  
 stuc sale avec des fioritures  
 dans l'escalier têtes de vikings et de  
 walkyries peintes en gris  
 le mur peint en vert épinard jusqu'à hauteur de genoux  
 la tristesse intensément bruineuse de la cour  
 la fumée qui tâtonne le long du mur  
 et des voix dans la rue  
 beuglant des chants nazis.*

**UFFE HARDER**

*Traduit par Monique Christiansen  
 et Uffe Harder*

**SCENE DE PARC AU CHIEN**

*Noirs faisceaux d'aiguilles  
 contre le soleil*

*chantant comme le coq de son gosier rouge  
dans l'armature des poteaux téléphoniques*

*homme-regard —  
toi qui saisis le monde  
autour de toi sans te laisser prendre  
dans la toile d'araignée des arguments*

*noirs faisceaux d'aiguilles chantantes  
derrière les murs du parc  
sculptures en ciment  
brisées muettes  
près du bassin visqueux abandonné*

*homme-regard qui réfléchis  
le monde —*

*et vois les noires aiguilles du parc  
bien faufiler le vent aux couronnes des arbres,  
et vois le soleil pris  
à l'armature du poteau,*

*et là-bas point mouvant du parc  
un petit chien noir  
levant la patte  
contre la logique du tableau*

*homme-regard entre  
les noires aiguilles chantantes.*

**ROBERT CORYDON**

*Traduit par Jeanne Niels Tybjerg*

## ZERO HEURE

*La baie ballonnée  
comme si avant que la seconde ne soit usée entièrement  
une baleine épousant exactement sa forme  
allait faire éclater le plomb de la surface  
surface elle-même peau de baleine  
étirée de chaque côté jusqu'aux confins de l'oeil  
allait à l'extrême usure de cette seconde  
précise en un frisson microbien  
ah, se fendre, éclater, se transformer*

*pour ainsi dire chimiquement sous nos yeux en pourriture  
yeux immensément petits qui perçoivent tout  
recouverts de peau de baleine éclatée.*

*Les horloges de l'heure zéro se hâtent leurs aiguilles  
notonectes fous, insectes en fuite  
au-dessus d'un silence menaçant loin de nous  
un tonnerre froid fait des essais sans bruit  
le long de l'horizon, cela redouble, redouble tandis  
que tout fait place, se soustrait à l'ordinaire  
de cet après-midi à la banalité de ce climat et  
à la médiocrité de l'impression visuelle elle-même  
pourtant ce qui commande cette impression c'est nous  
c'est le regret, l'étonnement en nous  
de cette audace qui nous pousse en avant  
avec nos paniers pleins de tubes à essais  
mains de semeurs, doux mouvements féconds  
tandis que nous semons la plage de  
becs Bunsen, de trachomètres  
de compteurs de petits pas, d'atuyaux, de vases communicants  
d'anastigmats, de téléchâssis et de petits  
dispositifs hystériques pour l'obtention  
d'assez d'espace entre les dents pendant  
un traitement de la racine par ex., de tubes à essais  
que nos mains jettent, par volées grises, ininterrompues  
et qui se brisent sur la plage, tintent, emportés au loin  
par le premier vent, pendant que nos yeux changent  
les écailles tombent, les écailles tombent et nous fixons  
nos mains qui s'emplissent de grêlons.*

*Sans nous accuser les poissons  
humoristiquement mis à mort nous regardent  
de leurs colonnes, Geyser, Genève, bouffis, divisés  
et peut-être, dans trois minutes, dans trois ans retombants  
peau de baleine, ah, comme les mains se jettent  
derrière les oreilles pour entendre la détonation, comme  
nous brûlons de faire montre de connaissances  
en soi fort sporadiques mais à cet instant  
oratiquement surnaturelles sur le mécanisme des explosifs  
sous-marins, leur méthode de projection  
la fonction de leur système d'allumage et  
leur effet, trois colonnes avec des poissons, trois  
figures suspendues dont les coeurs au vinaigre se balancent  
et le tonnerre avec ses manifestations tacites  
de quelque chose d'essentiel  
qu'il n'arrive pas à dire.*

Seuls maintenant la grêle et les tympans  
 dans la main, sans les voir  
 nous sentons maintenant les nageoires, le vide de nos yeux  
 pendant que la baleine immobile et couchée sonne  
 l'heure zéro dans son ventre étonnement  
 grand, gargouille comme le néant même et que nous montons  
 poissons verticaux aux yeux fixes  
 vers l'anonymat trivial d'une hauteur  
 sur nos colonnes, poissons inconnus, poissons  
 baillons dans la bouche à l'heure zéro  
 heurtent dans leur ascension silencieuse  
 l'heure du temps désagrégée au-delà de  
 zéro.

**KLAUS RIFBJERG**

*Traduit par Monique Christiansen*

### MERLE

Des mains rouillées ouvrent  
 le portail de l'hôpital le sol  
 de terrazzo gris caoutchouté se tait  
 respirant par des plaies dans la pierre  
 les vivants font encore moins de bruit  
 tandis que les aiguilles en fer de l'horloge  
 passent sur leurs joues avalanche du charbon  
 entre les maisons il pleut en dedans  
 une bouffée médicamenteuse montante descendante  
 est en prison derrière de la gaze dressée dans des tubes  
 tu dors dans les sous-sols aveugles attends derrière  
 un paravant une main sur le drap  
 doigts envolés un calme humide et gris  
 alors dans ton coeur le miroir grandit en question  
 voile protecteur souvenir-radar d'un  
 autre temps alors dans l'oreille du coeur un son arqué  
 s'amplifie écho martelé d'images  
 d'odeurs colorées en mineur entre des nuages  
 alors l'aucun-bruit se tait tu t'éveilles  
 tu l'as entendu

**KLAUS RIFBJERG**

*Traduit par Monique Christiansen*

*QUAND JE VOIS LES AUTOS*

*Quand je vois les autos je pense à la mort  
 combien il y en a !  
 combien à supprimer  
 à échanger  
 mettre au rebut*

*Une génération après l'autre.*

*Quand je regarde les autos  
 les plus uniformes, celles qui sont comme sont le plus d'autos  
 les arrondies, les allongées arrondies  
 petits coléoptères sur le ruban des routes  
 celles garées sur plusieurs rangs, lisses et brillantes  
 je pense aux enfants  
 et à ceux qui ont dix-huit ans  
 qui ont trente-trois ans  
 et aussi à ceux du milieu qui acceptent leur situation de supporteurs  
 de crise*

*et aux vieux valides qui sont si rares  
 dans la plupart des quartiers.*

*Ecoute dans le ferry-boat comme les autos démarrent  
 ce grand hangar de caractères légèrement dissemblables  
 s'ébranlant, ronronnant  
 d'une même forme d'un même bruit ou presque  
 masses rondes dans le blanc clair-obscur luisant de ce  
 ventre rond*

*Et vois quand le ferry se vide  
 de ses autos  
 comme cela dure !  
 tant il y en a !  
 en une secousse légère sur le plan incliné  
 un par une  
 échappant sans le savoir provisoirement à Hiéronymus Bosch  
 elles trouvent la sortie, accélèrent  
 s'échappent de la gueule ouverte*

*Si je les vois par files  
 sur de plus grands espaces gris  
 je vois souvent une chose  
 qui n'est jamais là quand je la vois  
 quelque part sous le vernis et le verre monotones*

*de leur super-luxe  
quelque chose comme du rouge, comme l'éclair d'un drapeau rouge  
mais pas un bruit  
en dehors de ce ronronnement qu'il y a  
de tous ces pets  
au dedans du fini rassurant de la forme*

*C'est à la mort que je pense  
quand je vois les autos  
à la mort qui chez nous  
ici  
n'est apparente, visible, que dans les autos  
pratiquement  
seules les autos prennent la lumière à témoin  
les autos seules ou presque*

*La mort est si douce autrement  
pour la plupart des vivants  
du fait de leur terreur refoulée simplement  
elle est confortablement annulée  
l'employée d'agences d'assurances  
enfermée, cachée par l'innocent béton  
des hôpitaux  
telle un monstre isolé  
des vivants mourants  
et seuls de bizarres affligés  
ainsi que de rares amoureux peut-être  
connaissent les réserves naturelles des cimetières*

*Qui des amateurs de catastrophes  
des mangeurs de feu-nés de la journée  
qui est-ce qui vit avec la mort ?  
ce chauffeur qui sommeille  
cet homme pratique  
pour qui la mort n'est pas pratique  
comme un décès  
comme la distraction intempestive d'un importun chagrin  
et les cimetières d'autos le long des routes  
seuls dans ce jour étalant dénudés  
carcasses appareils génitaux organes décombres  
yeux éclatés fronts éteints  
orifices des débris labyrinthe  
cinéma rappelant une séquence de poursuite par ce  
masque rituel ferraille dans le vent  
nuques fracassées des carrosseries*

*totems qui se rouillent  
là on tolère le romanesque de la fin  
et le grotesque si comique*

**JORGEN GUSTAVA BRANDT**  
*Traduit par Monique Christiansen*

### **HOMUNCULUS**

*Les arbres fruitiers désleurissent  
sur le ciment fendu  
comme à l'approche de l'automne  
quand à l'abri derrière la vigne  
se ratatine l'homuncule  
et que le gardien de phare  
aiguise ses dents  
à sa lanterne*

*Chaises longues laissées  
sur l'allée  
d'après-midi  
Gens de dimensions  
et de situations  
variées  
en route  
entre les points d'équilibre*

*En été  
ils tordent leurs visages  
au soleil  
et chassent leurs regards  
agités  
plus loin  
au-delà  
des éclats de verre  
et du sable  
dans son flocon vert  
pousse l'homuncule  
dans un arôme  
d'arrière-saison*

**HENRIK NORDBRANDT**  
*Traduit par Solange Rousing Olsen*

## POETIQUE

Sourd plus sourd est le monde  
 vide autour des choses  
 Laisse dans la maison un histrion  
 pièce grotesque pour deux jambes  
 un visage modelé à la main  
 On souffle dans les noires trompettes des serrures  
 cavale le long des couloirs  
 sur les étriers mouillés des bouilloirs  
 et des défroques s'affaissent au plus profond des armoires  
 un cerveau endommagé se remet  
 à fonctionner

La table éventrée  
 les entrailles pendantes comme des franges d'algues suantes  
 et les meubles sont là  
 comme des bâts poilus en confiture  
 portes semblables à des soudures de fonte  
 enfin fracturées  
 Mets en branle les pianos et les  
 leviers de vitesse des langues  
 relève-les tous les visages dressés à la verticale  
 dans les accélérations d'un chant  
 dévoile-leur les instincts profonds de la circulation  
 salle de triage  
 lentement un pavillon s'emplit de débiles mentaux

Extase par millions lampes à arc je vous attends  
 bégaiement antédiluvien  
 mirages aériens énormes chair de poule  
 chant du coq hors saison  
 Un chat guide dans le noir son  
 phosphore sporadique  
 une langue allume dans la bouche  
 son propre petit incendie  
 Dents de cric  
 s'efforcent de soulever un peu  
 Quelle réalité atteinte résonnant  
 comme un os plaintif  
     les lumbagos grossissent dans l'obscurité  
     les cuvettes attendent des malades qui le sont pour de bon.

Poumons enfoncés  
 respiration ravagée  
 un cerveau bloqué pour la nuit

*Quels malheurs cousus dedans le corps  
 des yeux encore sur les lieux du crime  
 La propriétaire cherche ses polices d'assurances  
 et des cadenas mangeurs d'homme  
 quels espoirs de pompiers et d'ambulances  
 prêtes à mettre en service  
     le jugement reçu  
     supplice de la roue de la poésie  
     et oreilles de chien coupées.*

JESS ORNSBO

Traduit par Monique Christiansen

### VOYEUR

*Voir —  
 Sait-on vraiment ce que c'est  
 que voir ?  
 Les arbres, les oiseaux, les visages dans la rue  
 dans les tramways —  
 C'est cela, voir ?  
 Tout prend la pose  
 il n'y a plus qu'à prendre la photo  
 Mais, voir  
 c'est épier le sujet  
 quand il ne se sent pas épié.*

*Me voilà à genoux au trou de ma serrure  
 et je vois :  
 La femme du quatrième qui s'arrête  
 pour souffler —  
 qui donc autre que moi  
 l'a vue avouer sa graisse ?  
 La facteur qui se gratte le cul derrière ma porte  
 Un jeune homme qui, nerveusement,  
 sans arrêt, s'ennuie les mains à sa manche  
 — vainement  
 Le fêtard qui, le regard fixe  
 porte la main à son coeur  
 Le mendiant qui ricane  
 en descendant l'escalier  
 Le monsieur raide qui s'effondre  
 Le pauvre type qui se redresse.  
 Je vois, je vois  
 pour la première fois*

à genoux devant mon petit autel  
 mon trou de serrure où passe  
 le souffle froid de la vérité  
 Enfin je respire  
 Enfin je vois vraiment  
 maintenant que personne ne m'épie.

BENNY ANDERSEN

Traduit par Jeanne Niels Tybjerg

### LA VIE

La vie  
 nous savons tous ce que c'est  
 la vie  
 qui apporte tant  
 qui emporte tant  
 moi je n'ai rien contre la vie  
 mais elle ne se présente plus à moi aussi naturellement qu'avant  
 elle réclame maintenant de moi plus d'entraînement  
 un long échauffement chaque matin  
 qu'est-ce que cela va donner ?  
 à la fin tout se réduit à un élan  
 et au moment du saut  
 on n'en peut plus.  
 Il n'y a pas d'autre moyen  
 que de ruser avec soi  
 pour tenir bon :  
 s'élançer pour prendre son départ  
 se donner à fond dans un long élan  
 de toute son âme et de toute sa vie.

BENNY ANDERSEN

Traduit par Jeanne Niels Tybjerg

### LETTRE

Ma fille. Voilà qu'ils t'ont redit  
 que je te tue de tous mes soins.

N'oublie pas que la coquille de la noisette  
 mi-dure quand on la cueille sur l'arbuste

est un défi bien adapté  
 à leur dentier.

Vous, petites tombées de moi, allez mourir dans leurs poches  
 comme des bibelots, agréments cuirassés.

*Mais console-toi de ce singulier destin. Autre chose  
consolante : tu n'étais pas mort-née en tout cas . . .*

*Pour ce qui est de moi je préfère  
me casser le cou dans un poème*

*que de le voir claquer au vent estimé  
au sommet d'un poudding.*

**PER HOJHOLT**

**LA NOIX DE L'ESTAQUE  
DEFINITION D'UNE PROSE**

*Quand je sortis dans le jardin un jour de grand matin  
elle m'accueillit immergée dans un inaccessible Gris.  
Pas celui de la nature, celui que Pissarro décrit . . .*

*Où était le milieu là où rien n'était né ?  
Le pinceau tournait en rond et par un dernier  
bond à travers toutes mes notions je ne gagnai*

*Que quelques points, les plus voisins  
pour la couleur. Puis le ciel se mélangea*

*avec le tilleul enjambant les distances de l'âme.  
Je regardai l'herbe avec des yeux de mouche.*

*Tôt le matin je sortis au jardin  
pour travailler au portrait de Vallier*

*et je rentrai mourant. M'embarquai dans une noix  
et partis pour l'Estaque, l'Estaque sur mer.*

**PER HOJHOLT**

*Traduit par Monique Christiansen*

**SILENCE, ARCHEOLOGIQUE**

*Dans un épais silence  
je vois  
que tu t'es absentée  
dans la préhistoire*

*Juste après le déjeuner  
o déjà perçaient de gros problèmes  
de linguistique  
tu te mis à parler  
un âpre sumérien  
insaisissable  
l'écriture cunéiforme sortait de ta bouche  
comme d'assyriennes défenses  
désespéré  
je jurai comme un Turc  
résultat nul  
juste après le déjeuner tu quittas pour toujours  
notre ère à nous  
et dans ta cuisine babylonienne  
abandonnas  
les lois de Moïse Gilgamesh et les  
Upanishades  
dans l'après-midi c'était net  
tu cherchas asile historique  
dans l'atlantide noyée*

*Vers sept heures j'ai commencé  
de chercher  
avec un radar des sondes à écho une foreuse  
à puits  
dans le dédale de nos chambres  
j'ai tracé des chemins difficiles  
vers nos villes en ruines  
plus familières  
à travers les coquilles d'oeufs  
les papiers peints d'hieroglyphes  
et les terrasses touffues des canapés  
j'ai utilisé la méthode  
de fouille  
la plus perfectionnée  
dans tous les tapis j'ai analysé  
les taches de brûlures  
groupées*

*Ce temps-là on n'entendait  
qu'un murmure de coquillage  
entre les périodes historiques*

*D'où vais-je donc  
l'exhumer ?  
dans quelle image*

*dans quel fragment ?  
 je fouille encore à l'aube  
 un casque tropical  
 sur le crâne  
 dans l'énorme koekken moedding nordique  
 laissé par toi  
 au fait tu dois bien être là quelque part  
 sous quelque lointain cuiller à café  
 en tous cas on continue à raconter  
 que tu as existé.*

**KNUD HOLST**

*Traduit par Solange Rousing Olsen*

### UNE FEUILLE MORTE

*Pénétrer à présent  
 en ceci dans ma main  
 parce que c'est tous les temps  
 tous les hommes et d'autres choses  
 tout le sol oublié.  
 Ramper à présent au travers de moi-même  
 jusqu'aux caresses involontaires  
 des bouts de doigts.  
 Me lier à présent  
 par le toucher  
 à tout ce qui est mort à ses naissances.  
 M'approprier à présent  
 comme un héritage légitime  
 un mince dessin gris comme poussière.  
 Toucher à présent  
 avec mon corps entier  
 toute autre chose qui périt.*

**POUL BORUM**

*Traduit par Uffe Harder*

### POEME D'OEIL

*L'oeil vieillit  
 et le monde devient plus petit  
 mais non moins confus.  
 L'oeil paraît encerclé  
 de temps perdu  
 en rides minces et fines.  
 L'oeil dans le miroir*

*a un centre plus noir  
d'inscrutabilité.  
L'oeil vieillit  
et rêve plus souvent  
d'yeux fermés.  
L'oeil s'éveille  
du sommeil  
en éclats de pleurs  
L'oeil regarde  
les yeux des autres plus loin  
ou beaucoup trop près.*

**POUL BORUM**

*Traduit par Uffe Harder*

### CONTRE UN MUR

*Si tu ne sais pas ce que c'est qui vient  
alors c'est l'obscurité qui vient.  
C'est bien l'obscurité, et l'obscurité est le mur  
contre lequel tu te presses en chuchotant.  
Et si tu ne sais pas qui c'est qui écoute  
alors ce sont les autres hommes qui écoutent;  
ils sont couchés l'oreille tendue de l'autre côté du mur  
et l'un envers l'autre ils font semblant de dormir.  
Si tu ne comprends pas d'où vient ta solitude  
alors c'est des autres hommes qu'elle vient.  
Mort et calme, mort et calme, c'est ce que tu voudrais pour toi,  
mais tu ne sais pas ce que c'est qui arrive,  
et tu le reçois en chuchotant  
des autres là derrière le mur  
et en tous cas ce n'est pas mort et calme que tu reçois.  
Si tu ne sais pas quel est le sens de ta vie  
alors cela en est le sens.*

**POUL BORUM**

*Traduit par Uffe Harder*

### JE M'APPUIE TENDREMENT SUR LA NUIT

*Contre une balustrade rouillée  
je m'appuie  
tendrement sur la nuit  
je retrouve mon épaule et ma joue  
je retrouve ma tendresse  
fer contre chair.*

*Le reste ce sont  
des bannières  
qui flottent silencieusement  
qui interrogent l'espace  
à l'intérieur  
au dehors  
de la nuit et de l'âme : mort?  
ma main repose sur le visage  
tressaillant de la nuit  
et ceuille un peu de rouille  
sur ma joue.*

**INGER CHRISTENSEN**

**MON CORPS FELE MON CORPS MORT**

*Mon corps fêlé mon corps mort  
qu'est-ce que c'est ?  
Les fourmis n'ont rien à faire  
dans la neige  
non  
mon corps  
c'est la poésie la poésie la poésie  
J'écris ici : mon corps  
qu'est-ce ?  
Et les fourmis m'emportent au hasard  
loin  
mot après mot  
loin.*

**INGER CHRISTENSEN**  
*Traduits par Solange Rousing Olsen*